Le bourru

Autor(en): **Gaillard, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 31

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-225360

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année — N° 31 — Samedi 5 août 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LA SOURCE BLEUE

Le nom du Lac Damp Waulthier, que déverse le Doubs (St-Point actuel), apparaît à l'occasion dans les annales du Pays de Vaud. Romainmôtier y patronna un prieuré sur la rive occidentale ; le Lieu Poncet eut des droits sur la pointe sud du lac, où s'élevait la puissante abbaye de Ste-Marie. Tout ce qui concerne ce joli coin de terre ne saurait donc laisser les Vaudois indifférents.

Or, à une heure de marche de l'emplacement de Ste-Marie, non loin de Malbuisson, un étang d'une teinte spéciale attire les regards. C'est la Source Bleue.

Une antique tradition s'y rapporte : la fiancée du paladin Roland, Aude de Bourgogne, aurait tant pleuré en ce lieu, que ses yeux pervenche fondirent, donnant à l'eau sa couleur remarquable.

M. H. Cordier, le folkloriste comtois bien connu, a transcrit la légende en question dans l'opuscule intitulé « Au Pays des Sapins », IV, page 14 (Pontarlier, 1925).

La pièce de vers ci-dessous, genre ballade, s'en est inspirée.

LA SOERSA BLUVA

(Patois du Chenit).

Sœrd' éirè la complaïnta
De la ball' è bré blian
Qu'anma lou fié Roland.
Sœrd' éirè la compliaïnta ;
O ! la le ri le ran ;
O ! la le ri le ran.

L'èpaïye môcrèyaïnta
A rèbliamâ lou sang
Daou pe tché dèz amants.
L'èpaïye môcrèyaïnta ;[1]
O ! la le ri le ran ;
O ! la le ri le ran.

Oda s'aïn fu dolaïnta
Pë lè bôu, pë lè tsan.
Préï daou lavoué[2] *soran,*[3]
Oda s'aïn fu dolaïnta.
O ! la le ri le ran ;
O ! la le ri le ran.

Tan le pliaurè, dèmaïnta,
Qu'aou golié fond' a blian
Lèz uè qu'anma Roland.
Tan le pliaurè, dèmaïnta ;
O ! la le ri le ran ;
O ! la le ri le ran.

Bluv' est l'éïgue traïnbliaïnta,
Daï qu'an collâ to plian[4]
Lèz uè d'Od' è bré blian.
Bluv' est l'éïgue traïnbliaïnta ;
O ! la le ri le ran ;
O ! la le ri le ran.

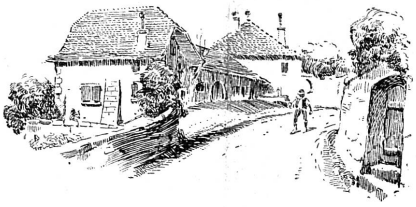
A. P.

[1] Reconstitution, en vue d'éviter la dissonance de mècrèaïnta.

[2] Petite pièce d'eau. Le lac de Joux était parfois qualifié de « Gran Lavoué », le lac Brenet de « Piti Lavoué ».

[3] Désert, abandonné. Terme peu usité à la Vallée, qui hésite entre « soran » et « sorë ».

[4] Tout doucement.



LE BOURRU

Marc doit être né une nuit de lune rousse ou sous l'influence de nos célèbres saints de glace, sinon une fée grincheuse et grimaçante s'est penchée sur son berceau et lui a servi de marraine. Les grâces de l'enfance, qui s'attachent même aux plus déshérités, n'ont fait que l'effleurer ; la camaraderie de l'école n'a pu vaincre sa maussaderie innée : taquineries amicales, agacements joyeux, entraînements enthousiastes, pas plus que reproches, bouderies, houspillées, n'ont eu d'influence sensible, d'autre effet immédiat que celui d'une éclaircie fugace dans un ciel de brumes tenaces.

On se demande comment Marc a pu devenir amoureux; on se représente mal son attitude de soupirant, la tête qu'il devait faire en plein aveu ; on le voit plutôt en conquérant, car il a du caractère, s'imposant par sa taille, par sa voix, par sa volonté. Lui, roucouler, chanter le cantique de l'amour, moduler des riens bénis ! Allons donc, un hibou se serait plus facilement transformé en rossignol. Il faut croire qu'il y a des effluves cachés qui échappent à nos perceptions bornées et des mystères que notre sagesse ne saurait pénétrer.

Marc a trouvé femme. Il est père, et ses deux fils peuvent voler de leurs propres ailes. L'âge l'a un peu alourdi et il est plus que jamais le bourru impénitent qui se hérisse au contact de son prochain. Avec son nez en pied de marmite, ses lèvres aux coins hargneux, sa moustache aux poils raides, ses yeux perçants comme des vrilles, son front bas, il a un peu l'aspect d'un bouledogue toujours méfiant et prêt à gronder. Le cap de la cinquantaine franchi, son humeur rébarbative s'est encore accentuée et il martelle son existence de coups de boutoir adressés à tous. Il n'épargne pas les siens, au contraire; sa femme et ses fils sont les premières victimes de ses bourrades et de ses grognements ; ils s'y sont habitués comme à une nécessité, sentant bien ce qui se cache sous ses dehors hérissés.

A son tempérament ombrageux est venue s'ajouter une sorte d'hypocondrie entretenue par un estomac fatigué, un intestin paresseux et un excédent de bile, si bien que les mets les plus délicats, les plus propres à flatter son palais de goumet, parviennent à peine à faire passer une ombre de satisfaction sur son visage renfrogné. De même, les propos les plus gais, les plus spirituel, le mots éclatants de bonne humeur, impuissants à dilater sa rate, obtiennent-ils tout au plus, dans les meilleurs jours, une esquisse de sourire qui ressemble plutôt à une grimace. Il est gelé, pétrifié dans son attitude revêche ; il ne possède qu'une rate atrophiée dont la dilatation est une souffrance. Il n'est pas d'un abord agréable, oh ! non ; à certaines heures, on ne le toucherait pas avec des pincettes. Il a toujours l'air de se défendre d'une attaque; il se hérisse, grommelle, force sa voix à la brusquerie... Et pourquoi ?

J'ai fini par le découvrir : au fond, c'est un sensible qui a peur d'être faible, d'être dupe de sa sensibilité. Il a la pudeur de son moi intime et il le défend avec d'autant plus d'âpreté qu'il le croit menacé : son humeur bourrue est sa cuirasse. Il craint les surprises des émotions et les masque en redoublant son acrimonie. Derrière la façade ingrate, il y a un être au cœur généreux et timide. Demandez-le donc à sa femme, demandez-le à la nièce qu'il vient de recueillir, dont les dix-huit ans n'ont pas été longs à battre en brèche sa muraille d'insensibilité.

A. Gaillard.

VOYAGE D'AGREMENT

Sylvain Monod n'avait jamais voyagé. Il résolut, l'an dernier, d'employer ses vacances à un voyage aux Etats-Unis. Il fit ses préparatifs, prit son billet, retint sa place et, l'âme en paix, attendit le moment de partir.

Mais, l'avant-veille, rencontrant à l'apéritif son ami Chamond, il commit l'imprudence de lui confier ses projets.

— Veinard ! s'écria-t-il avec envie, tu ne te refuses rien. Moi, je suis cloué ici par les affaires et je ne sais même pas si je pourrai aller à Dieppe pour huit jours.

Mais, au fait, mon vieux, puisque tu vas à New-York, tu serais bien gentil de me rendre un petit service. Figure-toi, j'ai un ami qui s'est fixé dans ces parages-là et il y a un temps infini que j'attends une occasion pour lui faire parvenir un petit cadeau. Ça m'ennuie de le confier à la poste. Toi, ça ne te dérangera pas beaucoup de le lui remettre en mains propres et tu m'éviteras des histoires avec la douane.

Monod n'osa pas refuser le service qu'on lui demandait.

Le soir même, il trouva chez lui une paire de boutons de manchettes en or, accompagnée d'un mot pour le destinataire.

Le voyageur contempla cette lettre avec satisfaction. Il se disait : grâce à cela, je vais trouver une relation dans ce pays, où je ne connais personne. Cet avantage vaut bien une complaisance.

Le lendemain matin, sortant de chez lui, il renconta Cagiby, un vieux camarade, qui lui dit avec volubilité :

— J'allais chez vous, mon cher ; je venais vous demander un énorme service. Ça ne vous coûtera rien, rassurez-vous ; il parait que vous allez aux Etats-Unis, veinard. Je voudrais bien pouvoir en faire autant, mais mon emploi me retient ici. Voici ce dont il s'agit.

Vous n'ignorez pas que la plupart des objets importés d'Europe doivent acquitter là-bas des droits absolument prohibitifs. Le seul moyen d'y échapper est de faire apporter ces objets comme objets personnels. Mon frère habite Chicago. Il a absolument besoin de quelques instruments agricoles que je lui adresse dans une caisse. On va vous l'apporter. Vous pourrez la faire déposer dans la cale avec vos malles, cela ne vous occasionnera aucun dérangement. Bon voyage, cher ami, et merci !